

189 B 21 ⁴

189 B 21 7

UN TÉMOIGNAGE.

SERMON

prêché dans l'Église wallonne de Rotterdam.

le 21 juin 1891,

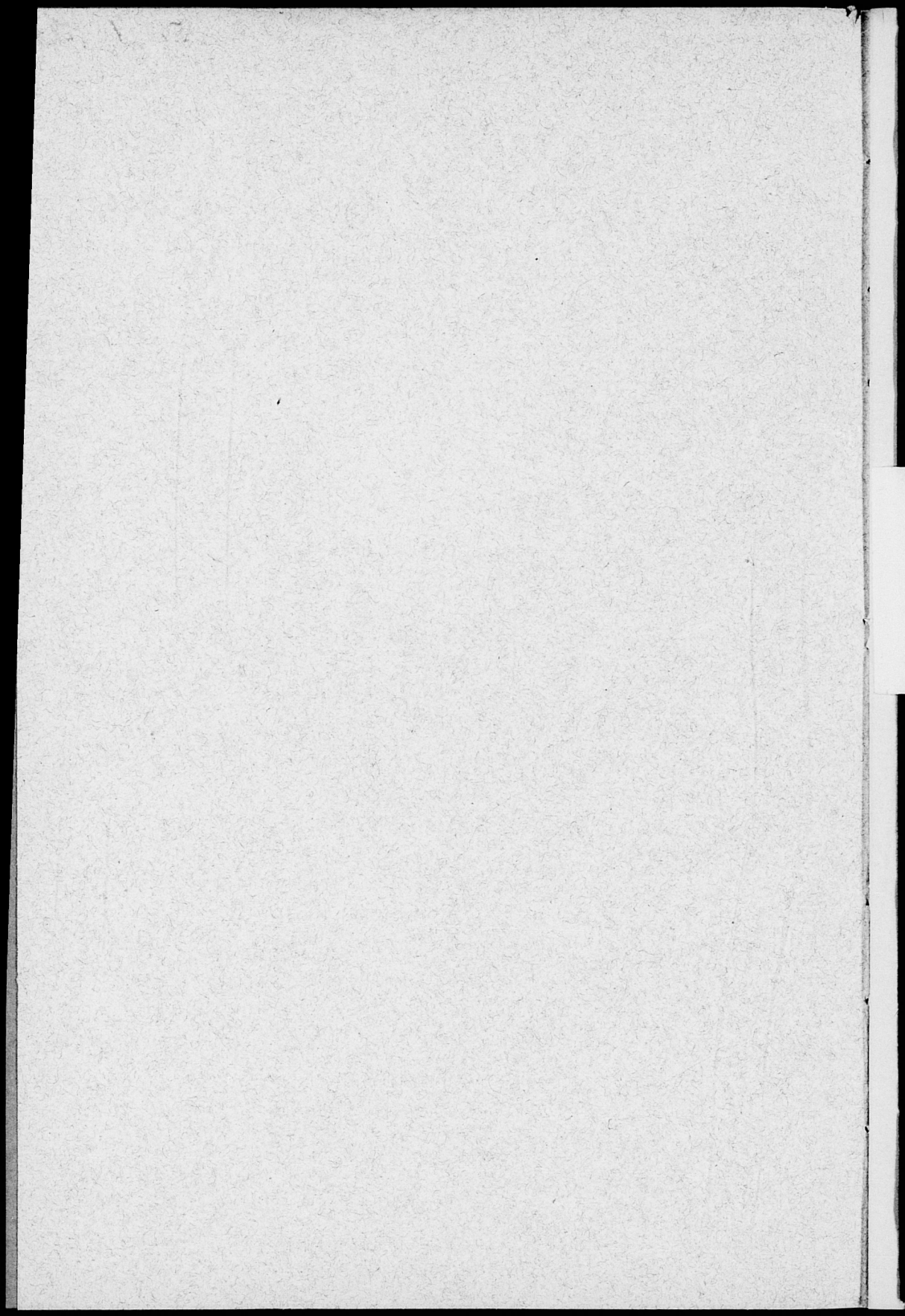
par



A. RÉVILLE,

*professeur d'Histoire des Religions au Collège de France,
ancien pasteur de cette église.*

M. WYT & ZONEN, Rotterdam.



PAS EN VENTE.

Ceux qui désirent encore des exemplaires sont priés de s'adresser aux éditeurs qui en ont à leur disposition un nombre restreint à raison de 30 cents, au profit d'un but philanthropique.



UN TÉMOIGNAGE.

SERMON

prêché dans l'Église wallonne de Rotterdam,

le 21 juin 1891,

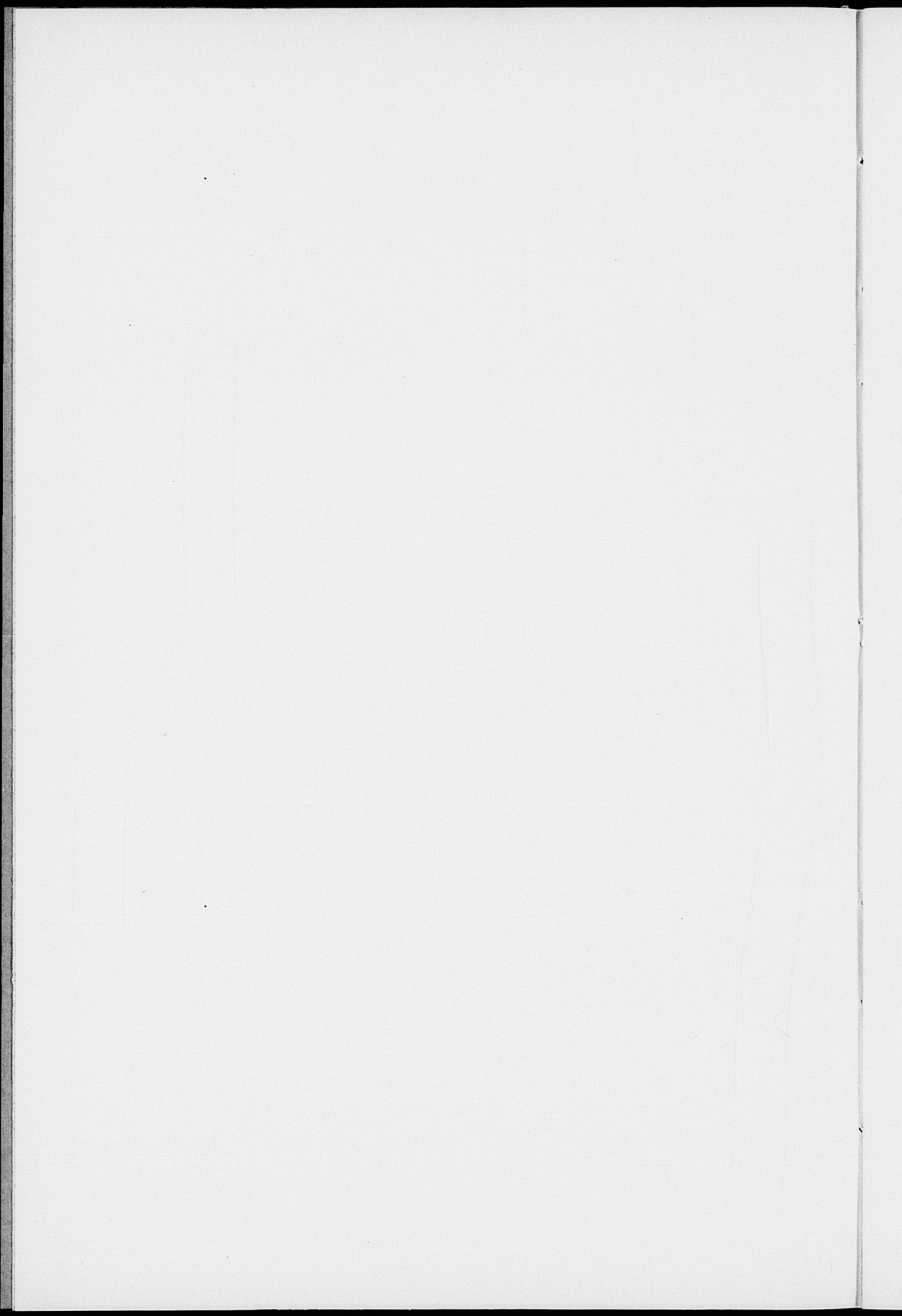
par

A. RÉVILLE,

*professeur d'Histoire des Religions au Collège de France,
ancien pasteur de cette église.*



M. WYT & ZONEN, Rotterdam.



UN TÉMOIGNAGE.

Texte: Il y eut un homme envoyé de Dieu, dont le nom était Jean. Il vint pour témoigner, pour rendre témoignage à la lumière. Il n'était pas lui-même la lumière, mais il devait rendre témoignage à la lumière. La véritable lumière, qui éclaire tout homme, venait dans le monde.

Jean I, 6-9.

Mes frères,

Il est une règle observée par tout prédicateur consciencieux, c'est de ne jamais abuser de sa position privilégiée dans l'église pour se prêcher lui-même, et, voulant y rester fidèles, vos pasteurs s'abstiennent scrupuleusement, à moins de circonstances tout à fait exceptionnelles, de mettre en avant leurs personnes et ce qui les concerne personnellement dans les instructions qu'ils vous font entendre. — Je crois avoir toujours observé ce principe durant les vingt et un ans que j'ai eu l'honneur d'être l'un des pasteurs de cette église. Mais aujourd'hui, franchement, n'y aurait-il pas quelque affectation à faire complètement abstraction de ce que suppose et suggère ma présence inusitée dans cette chaire? Je suis certain que vous me reprocheriez ce silence. Je tromperais votre légitime attente, et je me ferais violence à moi-même, si je ne vous exprimais pas l'émotion profonde avec laquelle j'ai gravi une fois encore ces degrés qui me furent si familiers aux jours de ma jeunesse et de mon âge mûr. Jeunes gens, c'est un vieillard qui se représente ici, et quand il porte ses regards sur son auditoire,

que de vides, ô mon Dieu! ou du moins que de manquants à ce rendez-vous religieux où l'on aurait voulu se retrouver, sans déroger à la solennité du jour et du lieu, entre frères et entre vieux amis! Combien de ceux qu'on pouvait espérer revoir dans cette enceinte, manquent à notre fraternelle réunion! . . . Oh! oui, je me rappelle. Souffrez que je revive un moment dans le passé . . . Ici et là, il y avait des têtes vénérables, types de droiture, de dignité, de savoir et de capacité, de charité et d'énergie, de piété sincère et profonde, l'honneur de leur cité et de leur église. Il y en avait d'autres, plus jeunes, mes compagnons d'âge, à qui m'unissaient des liens d'intime et mutuelle affection. Que dis-je? Parmi ceux que leurs parents m'avaient confiés pour les initier à la connaissance du grand trésor de l'Évangile, parmi ceux que je pourrais appeler mes enfants spirituels, beaucoup ont déjà disparu, les uns frappés dans tout l'éclat charmant de la jeunesse, les autres enlevés dans leur maturité à ceux qui les aimaient! Quels ravages, grand Dieu! la faux impitoyable de la mort a portés dans cette communauté, et combien celui qui vous parle est douloureusement impressionné par cette mise en évidence de tout ce qu'il y a de précaire, de fragile, d'éphémère, dans nos destinées terrestres!

Mais aussi comme le sens intime proteste et s'insurge! Ah! ne me parlez pas des théories désolantes et que, pour ma part, je déclare fausses, qui bornent à la tombe la destinée de la personnalité humaine. Ici, dans cette chaire où je remonte encore une fois, à la vue de ce défilé des générations qui se succèdent et se poussent, dirait-on, l'une après l'autre dans le gouffre béant devant nous, je proteste contre la doctrine du néant, j'en appelle aux promesses divines inscrites dans nos consciences, et devant ce triomphe apparent de la mort,

je proclame avec tous les grands prophètes, avec tous les grands intuitifs, avec tous les grands voyants de notre race, avec le grand maître Jésus-Christ, la doctrine de l'immortalité. Ils ne sont pas perdus, ils nous ont devancés. Salut, hommage à leurs mémoires, elles planent sur notre assemblée: et je mets sous le patronage de leur cher souvenir tout ce que je vais vous exposer!

Assurément, mes frères, j'aurais beaucoup, énormément à vous dire pendant cette heure qui m'est accordée et que je suis intimement heureux de vous consacrer. Il faut pourtant nous borner, et il m'a semblé que je ne pouvais mieux l'employer qu'en vous apportant un témoignage, le témoignage d'un homme qui a déjà beaucoup vécu, qui peut sans outrecuidance déclarer qu'il a beaucoup lu, beaucoup comparé, beaucoup médité, que rien ni personne ne forçait à parler, et qui a éprouvé le besoin d'apporter à son ancienne église le témoignage d'une expérience longue et mûrie. C'est en définitive ce que tous les serviteurs de l'Évangile doivent à leurs semblables. Ce point de vue justifie le choix du texte que j'ai soumis à vos réflexions.

Il serait d'un orgueil absurde de se comparer à l'un quelconque de ces géants de l'histoire religieuse qui ont jeté les fondements de l'édifice où nous nous abritons. Jean Baptiste, dont il est question dans notre texte, fut lui-même un modèle d'humilité en même temps que de conviction. Son rôle fut de rendre témoignage à la vérité, à la lumière, à cette lumière destinée à éclairer tout homme et qui venait dans le monde. S'il ne put la contempler dans son radieux éclat, il la pressentit, il la prédit. Il avait le pressentiment qu'une grande clarté allait briller à l'horizon. Car la lumière spirituelle a ses crépuscules et ses aurores. Elle a des moments d'irradiation éblouissante, précédés et suivis

par des périodes de pénombre et d'obscurité. „Jean n'était pas lui-même la lumière.” Nous ne le sommes pas plus que lui, mais comme lui, chacun dans la mesure de nos forces, nous devons lui rendre témoignage. C'est ce que j'ai tâché de faire tout le temps que j'ai été parmi vous, c'est ce que je voudrais faire encore aujourd'hui. Le temps où nous vivons rend ce devoir plus impérieux que jamais. C'est ce que je tâcherai de vous démontrer en premier lieu.

I. On me dira : Pourquoi donc faut-il rendre témoignage à la lumière ? N'est-il pas de l'essence même de la lumière de briller pour tous et de s'imposer à tous ? Qui donc, à moins d'être aveugle, s'aviserait de nier la lumière en plein midi ? — Soit, mais ce serait faire injure à votre intelligence, que de supposer que vous n'avez pas compris tout de suite qu'il ne s'agissait pas ici de la lumière physique, mais de cette lumière intérieure, religieuse, morale, que nous appelons ainsi par analogie, puisque nous sommes forcés de donner aux réalités de l'esprit des noms empruntés à notre expérience sensible. La lumière religieuse et morale, c'est ce qui pénètre et domine notre conscience quand nous avons l'intuition d'une vérité et d'une destinée supérieures aux réalités de la vie des sens, de l'égoïsme individuel et du cercle restreint où s'écoule notre existence terrestre. Ceux-là sont les prophètes, les inspirés, les révélateurs, chez qui cette lumière intérieure brille d'un éclat si intense qu'ils ne conçoivent plus la vie en dehors d'elle et qu'ils dégagent la vérité confusément soupçonnée, imparfaitement perçue par nous qui ne jouissons pas de leur privilège. Jésus, par exemple, est un soleil et nous sommes ses satellites. Ce n'est pas seulement en religion que cette différence dans la perception de la lumière peut être observée, c'est aussi dans l'art,

dans la science, dans tout ce qui est du ressort de l'esprit. Le génie n'est pas autre chose dans tous les domaines qu'une irradiation exceptionnelle dans une âme d'élite de cette lumière virtuellement destinée à éclairer tout homme vivant.

Ici nous n'avons à nous occuper que de notre illumination intérieure sur le domaine religieux et moral. Voir clair, et dans les choses de la foi, et dans les principes supérieurs de la vie pratique, voilà le désir que je vous attribue, parce que si vous ne l'éprouviez pas, c'est que la vie spirituelle serait chez vous anémiée, atrophiée, éteinte, vous seriez au dessous de l'homme qui ne se résigne pas à n'être qu'un animal plus intelligent et plus habile que les autres.

Or la première condition pour jouir de la lumière dont je parle, c'est d'en avoir le désir. Hé bien ! cette lumière intérieure et supérieure, non seulement tous ne la désirent pas, mais tous ne sont pas dans l'état voulu pour la percevoir. Trop de choses l'obscurcissent en eux-mêmes, trop de nuages en voilent le divin rayonnement. Il y a des passions qui aveuglent, un égoïsme qui pousse à se faire une loi d'en détourner les yeux, des enivrements sensuels qui paralysent l'organe destiné à en recevoir les rayons ; il y a cette espèce d'anesthésie spirituelle qu'engendre la recherche exclusive et minutieuse du bien-être physique. Défiez vous de ce danger-là, qui est grand. L'homme intérieur s'endort sur ce mol oreiller et ferme systématiquement l'oreille aux inquiétudes sacrées qui devraient le réveiller. Il y a même un engourdissement de la fibre religieuse qui provient de l'exercice absorbant de la pure intelligence, quand la soif de connaître les secrets de la nature ou de l'histoire oblitère la pensée au point de la rendre sourde aux revendications de la

conscience et du coeur et qu'on ne considère plus Dieu que comme une hypothèse non démontrée. Comme si c'était une hypothèse que le sentiment intérieur, immédiat, impérieux, de son action sur l'âme en pleine possession d'elle même!

Voilà pourquoi, lorsque les circonstances y prêtent, quand une époque se signale par de grandes découvertes, par l'enrichissement d'un grand nombre, par les ardentes convoitises que cet enrichissement provoque chez ceux qui n'y ont pas participé, lorsque le bien-être et le luxe augmentent, lorsque la science de la nature se développe dans des proportions auparavant inconnues, voilà pourquoi il y a des périodes de refroidissement, d'indifférence religieuse, d'alanguissement moral. On ne se soucie plus des choses du royaume de Dieu. On se laisse absorber par la figure de ce monde. On s' imagine que les croyances religieuses et les grands principes moraux sont des choses du passé, dont l'humanité émancipée n'a plus à se préoccuper. Les intérêts religieux, le progrès religieux, les questions religieuses, vieilleries que tout cela! Buons et mangeons, réjouissons-nous et amusons-nous, travaillons pour nous réjouir et nous amuser, travaillons même beaucoup pour beaucoup nous réjouir et beaucoup nous amuser, tout le reste est folie ou rêverie, nous sommes au dessus de tout cela! C'est la congélation du sens religieux, c'est une période glaciaire de l'esprit religieux analogue à celles que, d'après la géologie, le continent que nous habitons a traversées dans les siècles de la pré-histoire. Heureusement la nature en rappelle, et, voyez-vous, la nature qui n'est que le revêtement de Dieu a toujours le dernier mot. La vie religieuse a ce caractère qu'elle ne meurt jamais qu'à la surface dans l'humanité et qu'elle ressuscite toujours, parce

que, figée à la superficie, elle reste dans les profondeurs et que, les ivresses une fois dissipées, elle remonte et dit: Je suis toujours là, je ne me rends pas, je ne meurs pas, je ne peux pas mourir!

Ah! vous avez bien senti qu'en vous parlant de ces périodes de refroidissement de la vie religieuse, je traçais l'esquisse du temps où nous vivons. Oui, de nos jours, dans cette fin de siècle, il y a comme une atonie du sentiment religieux et de la vie religieuse. On trouve même que c'est bien porté, que c'est distingué, c'est comme une mode – destinée comme toutes les modes à paraître souverainement ridicule aux générations qui viendront après nous. Et ne vous imaginez pas que cette défaillance momentanée de la vie religieuse soit quelque chose d'inouï, de nouveau, de spécial à notre temps. L'humanité civilisée a connu des périodes analogues où des voix présomptueuses ou mal éclairées proclamaient la fin des religions. Jamais cette prétention ne fut autre chose qu'une illusion. La religion ne finissait pas, elle recommençait.

J'accorderai pourtant une chose. C'est qu'à ces époques d'alanguissement une bonne part de responsabilité doit être reportée sur ceux qui, insensibles aux besoins nouveaux des intelligences et des cœurs, prétendent emprisonner la religion et la vie religieuse dans les cadres et les formules d'un temps dépassé. Ils voudraient les accaparer, ils en font une momie respectable, mais sans action sur la société qui entend vivre ailleurs que dans les sépulcres si redorés qu'ils soient, et ils créent par là un déplorable malentendu que beaucoup ne savent pas éclaircir. Leur intransigeance, leur maxime de „tout ou rien” éloignent du royaume de Dieu bon nombre de ceux qui auraient voulu y entrer. Ils portent les indécis et les faibles à confondre la religion

avec leur système étroit, et ils aggravent ainsi le mal qu'ils s'évertuent à déplorer.

Mais avouons aussi que beaucoup parmi nous n'avaient pas besoin de ce repoussoir pour s'abandonner à cette indifférence religieuse qu'ils regardent comme la sagesse. Il est certain que notre siècle a vu se coaliser tous les dissolvants possibles de la vie religieuse. Je ne répéterai pas l'énumération de tout à l'heure. Découvertes prestigieuses, amour passionné du bien-être, cupidité surexcitée par tant de spéculations et d'entreprises colossales, progrès magnifiques des sciences de la nature, absorptions de l'esprit par la politique, rivalités et désarroi des écoles philosophiques, matérialisme théorique et surtout pratique, notre siècle a vu s'accumuler tous les narcotiques imaginables de la vie religieuse, et c'est merveille qu'elle ait résisté à tant de causes de dissolution et de mort. Nous avons entendu prôner par des voix éloquentes et l'athéisme, et l'immoralité, et le nihilisme, et le pessimisme absolu qui n'en est qu'une forme, et quand même la grande masse, au nom du bon sens et de ses instincts indéracinables, a refusé de donner dans ces excès, il n'est pas moins sorti de toutes ces théories dissolvantes je ne sais quelle brume épaisse et froide qui a pour un trop grand nombre littéralement intercepté la lumière. C'est un brouillard qui pénètre et qui transit. La face de Dieu est voilée et, si l'on ne sait pas s'élever au dessus de cette lourde buée par un effort énergique de volonté, on demeure dans l'humidité malsaine où l'on ne peut plus voir que ce qui est à portée de la main.

Voilà le mal du siècle. On en est atteint ici, je le sais, comme ailleurs, et prenez-y garde, ce n'est pas impunément qu'on reste dans ce miasme délétère. On s'y empoisonne moralement, et on en meurt. Oui, on en meurt; non pas

tout de suite, mais lentement, imperceptiblement, comme dans ces terribles maladies qui tarissent peu à peu les sources de la vie et qui marchent inexorablement vers leur fin lamentable. La société humaine, toute société, qu'il s'agisse d'une race, d'une nation ou d'une cité, ne saurait à la longue se passer de principes ni d'idéal, autrement dit de morale et de religion. On nous parle de morale indépendante, ne relevant que d'elle-même et sans aucun principe religieux. Hé bien! oui, la morale théoriquement, abstraitement, est indépendante et ne relève que d'elle-même. La religion aussi est indépendante et peut se concevoir, comme elle a pu exister, en dehors de toute morale. Il n'en est pas moins vrai que d'une manière générale, et sauf exceptions très rares qu'il faudrait même étudier de près pour savoir jusqu'à quel point elles méritent leur nom, les deux divines sœurs ne peuvent depuis longtemps se séparer l'une de l'autre. La morale est à la religion ce que les feuilles, les fleurs et les fruits d'un arbre sont à sa vie végétale, car la morale revendique un principe absolu, la morale est impérieuse, elle commande et ne supporte pas la contradiction. C'est assez dire que si son principe n'est pas divin, c'est à dire si elle n'est pas la loi suprême, la loi souveraine, la loi des lois, elle ne repose plus sur rien. A son tour, la religion est à la morale ce que la sève nourricière est à l'arbre tout entier. C'est grâce à la religion, que le devoir n'est pas seulement un ordre, un commandement, une loi pénible à laquelle on obéit servilement, à laquelle on se soustrait tant qu'on peut, mais un bonheur, mais une félicité recherchée, mais une beauté passionnément aimée. Et savez-vous la grande supériorité de l'Évangile sur toutes les autres religions, j'entends de l'Évangile pris à sa source et dans la bouche de celui qui l'a tiré de son

cœur pur pour nous en enrichir, c'est qu'aucune autre religion n'a si bien fondu ensemble la religion et la morale, au point que dans l'enseignement du Christ on ne sait plus distinguer clairement l'une de l'autre. On fait le bien parce qu'on aime Dieu et on aime Dieu parce qu'on fait le bien. Ne séparons pas ce qui est essentiellement un. Ce sont deux rayonnements distincts de la lumière éternelle qui, réunis, font la lumière blanche, la bonne, la pure, la vraie. C'est à cette lumière de religion et de morale, incarnée et rayonnante en Jésus Christ, qu'il nous faut rendre hommage et témoignage. Et voici maintenant le témoignage que je voudrais lui rendre devant vous.

II. Permettez que, toujours par exception, je vous parle encore un peu de celui qui occupe cette chaire.

Depuis que le contrat qui m'unissait comme pasteur à cette église s'est trouvé résilié, quelques changements se sont effectués dans ma destinée terrestre. Une science nouvelle, ou qui du moins n'avait pas encore été comprise dans son ampleur et cultivée avec autant de zèle, qui d'ailleurs n'a réuni que dans notre siècle la majeure partie des renseignements et des documents dont elle peut disposer, l'Histoire des Religions, a conquis sa place dans l'enseignement supérieur des pays civilisés. Regardée avec défiance par les uns, confondue par d'autres avec les machines de guerre dirigées contre les croyances traditionnelles, dédaignée par d'autres encore comme inutile et oiseuse, elle s'est fait sa place au soleil par cela seul qu'elle s'est affirmée, développée et qu'elle a prouvé sa légitimité en vivant et en marchant. Elle est cultivée dans votre pays qui ne le cède à aucun autre pour le développement de la science humaine par des hommes d'élite, et c'est dans ce pays que j'en ai puisé

moi-même les éléments et la méthode. Voici maintenant ce qui m'est arrivé. Le gouvernement de la République française, à qui l'on ne saurait, à quelque point de vue qu'on se place, dénier le mérite d'avoir énormément fait pour réparer les retards et les regrettables insouciances des régimes antérieurs en fait d'instruction publique à tous les degrés, se convainquit de la nécessité de fonder dans son plus haut établissement d'enseignement supérieur une chaire professorale destinée à cette branche auparavant si négligée de la science historique, et même il la fortifia d'un groupe de cours spéciaux, roulant sur chacune des grandes religions qui se partagent l'humanité ancienne et moderne. Votre ancien pasteur reçut l'insigne honneur d'inaugurer la chaire de l'Histoire des Religions et de présider à l'organisation de ce groupe spécial qui est venu s'y annexer. Il ne s'agit pas là d'une de ces démonstrations retentissantes qui soulèvent les controverses ardentes et même les commotions de la place publique. La science vraie fuit l'agitation et les débats tumultueux. C'est dans la tranquillité de ses recherches, dans le silence de ses cellules, si je puis ainsi dire, dans le désintéressement de ses conclusions, dans la sévère méthode de ses procédés, qu'elle puise la dignité, la légitimité et la sécurité de ses opérations: c'est donc une action paisible et lente que la sienne, et par conséquent il ne saurait être question de l'une de ces révolutions soudaines, parfois nécessaires, trop souvent violentes, toujours redoutables, que le passé a connues. C'est dans ces conditions, et je n'en aurais pas voulu d'autres, que j'acceptai le mandat qui m'était confié. J'y trouvais d'ailleurs le moyen de me vouer exclusivement à ce qui avait toujours été le but principal de mes travaux et de mes réflexions, la recherche de la vérité religieuse, et ce qui me charmait

et me charme toujours, c'est que, libre de tout engagement, membre d'un Collège qui, depuis sa fondation au XVI^e siècle, a toujours assuré à ses professeurs la plus entière liberté d'enseignement, j'échappais à tout soupçon comme à toute envie de plier les résultats de mes recherches à des considérations de parti, d'église ou d'intérêt.

Hé bien! mon désir, en demandant à vos honorables pasteurs la permission de monter encore une fois dans cette chaire, c'est de vous apporter à vous aussi, membres de mon ancienne église, le résultat essentiel de mes études prolongées. Assurément je ne prétends à aucune espèce d'infailibilité. Je sais trop bien que l'histoire se fait et se refait constamment. Mais j'ai un témoignage à rendre devant vous, en un sens je vous le dois, et je viens acquitter ma dette.

J'ai donc par devoir professionnel et par goût individuel consacré mes efforts et mon temps à l'étude de cette immense histoire des religions, qui remonte jusqu'aux jours lointains où l'homme des temps préhistoriques commençait à balbutier le langage d'un être qui réfléchit et qui raisonne. Depuis les traditions étranges, tantôt naïves, tantôt monstrueuses, des peuples encore enfants, ici d'un charme poétique délicieux, là d'une grossièreté qui nous révolte, jusqu'à ces opulentes mythologies qui furent un jour l'ensemble des croyances professées dans l'Égypte et ses hypogées, dans l'Inde et ses sombres forêts, en Mésopotamie, à Ninive et à Babylone avec leurs tours qui semblaient vouloir monter jusqu'au ciel, en Grèce, à Rome, et même dans cette demi-civilisation indigène de l'Amérique centrale et du Pérou, qui se révéla aux yeux stupéfaits des Européens du XVI^e siècle, j'ai vu défiler toutes les créations du sentiment religieux s'inspirant encore des rêves d'une intelligence

imparfaitement éclairée. J'ai pu étudier les contes bizarres et parfumés des insulaires de la grande mer du Sud, les croyances plus sévères des populations boréales et cette étrange juxtaposition de la superstition la plus arriérée et du rationalisme le plus prosaïque, par laquelle se distingue depuis des milliers d'années cette immense et immuable Chine et les contrées sur lesquelles son antique civilisation s'est étendue. Tyr et Carthage avec leurs Baals et leurs Astartés, la vieille Gaule et la vieille Germanie avec leurs légendes rêveuses, l'Arabie antérieure à Mahomet, la Perse mazdéenne et sa religion dualiste, l'Asie Mineure et son mélange hybride de croyances superposées, tous les chapitres de cette interminable histoire ont dû être l'objet de mon examen attentif. Puis, sont venues ces grandes créations religieuses qui se distinguent des précédentes en ce que celles-ci étaient toujours frappées au coin d'un peuple, d'une nation, d'un territoire, tandis que ces nouvelles venues prétendaient à l'universalité et parvenaient en effet à réunir dans une foi commune des peuples nombreux et divers, le bouddhisme, l'islamisme et le christianisme.

Naturellement, au milieu de ce développement qui diffère partout, et partout aussi passe par les mêmes phases premières et paraît commandé par les mêmes lois, mon attention devait se porter très particulièrement sur une histoire qu'on peut dire unique, non pas qu'elle n'ait ailleurs aussi des parallèles et des analogies, mais c'est la seule de ce genre qui ait abouti, la seule qui ait été féconde et qui ait fini par renouveler la face du monde, je veux parler de cette merveilleuse histoire d'Israël qui a fondé dans l'humanité le monothéisme, la reconnaissance du Dieu unique, et qui l'a fondé au prix des vicissitudes les plus étonnantes et des épreuves les plus terribles, des

épreuves qui eussent tué tout autre peuple moins résistant et moins tenace dans sa vie religieuse. Là aussi, grâce aux travaux d'infatigables chercheurs, on est parvenu à reconstituer l'histoire. On a pu marquer les moments successifs qui ont transformé si profondément une religion originairement très semblable à ses voisines. Pourtant et de très bonne heure, elle devait aussi une certaine supériorité morale au culte du dieu particulier des cimes sévères du Sinaï, du dieu de l'orage et de la foudre, du dieu solitaire et redoutable, qui n'aimait pas la compagnie des autres divinités, qui se plaisait à rester invisible dans la nuée orageuse annonçant sa présence et qui réprouvait les rites licencieux et les orgies délirantes si fréquemment célébrées en l'honneur de dieux identifiés avec les forces sans moralité de la nature. Cela mène d'abord au culte exclusif de ce Dieu différent des autres, qui veut être adoré seul et répugne au partage. Cette adoration exclusive finit un jour très naturellement par rejeter dans le néant les divinités rivales. On en vient à les nier carrément, puisqu'il est impie de les adorer, et Jahvé, l'Éternel, demeure enfin seul dans la croyance et la conscience d'un peuple criblé par les événements et que sa foi seule a sauvé. Vous avez certainement reconnu l'oeuvre dix et douze fois séculaire des sages, des admirables prophètes, des législateurs d'Israël. J'avoue que cette manière de résumer leur prodigieux travail diffère notablement du point de vue auquel d'anciennes traditions nous avaient accoutumés. Elle n'en est pas moins un hommage rendu à leur grandeur historique et à leur mémoire sacrée. A la fin il reste *le Dieu unique* de l'univers et une loi dans laquelle son unité et sa sainteté, c'est à dire son identité avec la loi morale souveraine, sont enseignées et

inculquées à un peuple entier. Toutefois il y a encore là une contradiction interne. Ce Dieu est en réalité celui de tous les hommes, la loi morale doit obliger tous les hommes, et pourtant ce peuple ne peut se défaire de l'idée qu'il est privilégié, préféré, l'objet exclusif des faveurs de ce Dieu universel qu'il s'opiniâtre à vouloir garder pour lui seul, et sa loi joint à de magnifiques préceptes quantité de stipulations qui éloignent, qui repoussent tout ce qui n'est pas juif. Cela ne pouvait toujours durer ainsi.

C'est alors que Jésus de Nazareth se leva sur le monde.

Mes Frères, j'arrête là cette trop rapide esquisse dans laquelle j'ai entassé les siècles et les espaces. Je tenais pourtant à vous donner un aperçu de ce que comporte et embrasse le champ d'études qui m'a été assigné. Vous dire qu'en m'y livrant de toutes les forces de mon intelligence, je n'aie pas dû modifier sur plus d'un point mes idées antérieures, ce serait trahir la vérité. Vous présenter cette branche touffue des sciences historiques comme inventoriée jusque dans ses moindres ramures, ce serait encore une présomption ridicule. Cependant je peux bien vous affirmer sans crainte de démenti que les grandes lignes sont désormais tracées. Il en est comme de notre globe dont plus d'une région attend encore ses explorateurs, mais le tour en est fait et on ne découvrira plus de nouveaux continents habitables. Et c'est en m'appuyant sur cette masse de comparaisons, d'expériences et d'inductions que je vous présente avec confiance le témoignage que voici.

Et d'abord n'êtes-vous frappés avec moi de cette universalité majestueuse de la religion dans l'humanité? Ne vous arrêtez pas aux exceptions. Est-ce que l'existence des aveugles et des sourds défend de considérer l'homme comme un être doué normalement de deux yeux pour voir et de

deux oreilles pour entendre? Le fait est que la religion est un phénomène humain, quelque chose d'inhérent à la race entière et qu'on ne peut en détacher. Premier fait.

Le second fait, c'est qu'au travers de ces milliers de formes si différentes, si inégales d'aspect, de valeur, de niveau esthétique et moral, la religion dénote partout, toujours, le besoin permanent chez l'homme de chercher le mot suprême et l'harmonie de sa destinée dans le recours à une puissance mystérieuse, supérieure, plus ou moins cachée dans la nature qui l'entoure et la dominant. C'est une aspiration continue vers un idéal, dépendant évidemment quant à sa conception de l'idée qu'on peut s'en faire, mais grandissant et s'épurant avec cette idée. L'homme ne conçoit jamais, ne peut jamais rien concevoir de supérieur à son Dieu. La preuve en est que toujours, partout, quand les formes qu'il lui appliquait se révèlent à lui comme défectueuses, insuffisantes ou fausses, il les brise, mais ce n'est pas pour renoncer à son Dieu, c'est pour le mettre plus haut, c'est pour épurer sa religion et son adoration. C'est pour cela que la religion a une histoire. C'est l'histoire des conceptions successives de l'idéal, c'est à dire de la perfection pure. Voilà le second fait qui en même temps sert de ressort, de moteur à cette histoire.

Cet idéal à son tour grandit et se purifie à deux conditions: une connaissance progressive du monde et de sa constitution, un sens moral plus délicat. L'unité de l'univers et celle de Dieu sont solidaires. La conscience morale s'éclaire et se rectifie avec l'expérience des siècles. La souveraineté universelle et la sainteté deviennent ainsi les deux facteurs principaux de l'idéal divin. Les grandes religions universalistes sont autant d'efforts gigantesques pour faire droit à ces deux éléments rigoureusement exigés par la conscience religieuse, le Dieu tout-puissant et le Dieu source et exécuter de la loi

morale. Mais ce progrès ne s'accomplit pas mécaniquement. Nous l'avons dit, il y a des hauts et des bas dans ses réalisations successives. Il y a des temps de refroidissement et de défaillance. Mais ces temps-là sont régulièrement suivis de réactions commandées par la nature humaine qui, après un effacement relatif et momentané du sens religieux, du besoin religieux, de l'aspiration religieuse, rebondit en quelque sorte sur elle-même et recherche de nouveau son Dieu dont elle ne sait jamais longtemps se priver.

Hé bien! nous avons passé, nous passons par une crise de ce genre. Ce n'est pas tant le christianisme qui est en question que l'idée religieuse elle-même. On est assez généralement d'accord pour reconnaître que si, de nos jours, dans notre civilisation, il faut être religieux, il faut aussi être chrétien, chrétien, dis-je, en principe et indépendamment des formes particulières que le christianisme du passé a pu revêtir. Mais c'est le sens religieux, la vie religieuse qui sont affaiblis, et qui sont recouverts par une couche épaisse d'indifférence et d'insouciance, quand ce n'est pas d'hostilité.

Et pourtant la nature humaine est au fond toujours la même. On ne peut pas lui donner longtemps le change. Ses besoins primordiaux sont toujours là. Voyez donc l'existence terne et décolorée que crée l'absence de religion! C'est comme si dans un paysage on supprimait le ciel. Ce hideux matérialisme, qui profane tout et enlaidit tout, ne peut pas longtemps suffire. L'heure vient où l'âme dégoûtée proteste, murmure, veut vivre. Elle a pu dans quelques heures d'ivresse s'imaginer qu'elle pouvait se confiner dans ce qui passe et périt. L'ivresse se dissipe, et elle se réveille dénuée, appauvrie, mal à l'aise. Il lui manque ce dont elle a besoin. Et puis, la souffrance l'arrache tôt ou

tard à sa somnolence. La vie sans épreuves, sans douleurs, n'est qu'une utopie. Force est bien de détourner les yeux du sol et de les relever vers le ciel. Heureux ceux qui ont eu assez de sagesse et d'énergie pour entretenir en eux-mêmes la flamme sacrée et conserver cet œil net dont parle Jésus, cette lumière intérieure qui permet d'entrevoir la face du Père infini ! C'est là que l'Evangile de Jésus Christ, dégagé de toutes les superfétations qui en altéraient la divine simplicité, attend cette génération qui le dédaignait à chaque instant sans le connaître. Vous avez vu, vous pouvez voir encore cette littérature matérialiste et systématiquement irréligieuse, qui sous prétexte de réalisme nous promène dans toutes les fanges et dans tous les égouts. Voilà ce que l'on gagne à bannir l'idéal religieux. Bientôt l'idéal moral sombre avec lui et l'on arrive à pas rapides aux derniers bas-fonds du vice et de l'infection. Hé bien ! faites y attention. A plus d'un symptôme il est facile de voir que le dégoût commence. La nostalgie de Dieu se fait sentir aux âmes. Assez de théories desséchantes et corrosives. On étouffe dans l'atmosphère qu'elles créent. La nausée monte à la gorge. Il nous faut de l'air pur qu'on puisse respirer, de l'eau vive qu'on puisse boire, du pain non frelaté dont on puisse se nourrir. Vos théories ne peuvent pas être vraies, puisqu'on n'en vit pas, puisqu'on en meurt, puisque notre meilleure nature à la longue s'insurge et veut autre chose. Le signe de la vérité dans ce qui en soi est mystérieux et difficile à comprendre, c'est l'harmonie avec nous-mêmes, nos besoins, nos consciences et nos misères. Du moment qu'au lieu de faire la lumière vous nous laissez dans la nuit noire, c'est que vos théories sont fausses. Voilà ce qu'on commence à sentir et à dire dans les milieux eux-mêmes où il semblait que les thèses les plus négatives eussent remporté une victoire

définitive. Voilà ce que la jeunesse la plus instruite dans les milieux intellectuellement les plus brillants de l'Europe commence à réclamer de ses maîtres. Tenez, il est toujours imprudent de s'ériger en prophète, mais ou tout me trompe dans les signes des temps, ou nous sommes à la veille d'un puissant retour aux idées religieuses. Les hommes de mon âge pourront tout au plus en voir l'aurore, mais les jeunes gens d'aujourd'hui verront se lever ce soleil que je leur prédis, et je le leur prédis au nom de l'histoire, et quand nous n'y serons plus, ils se rappelleront que je le leur ai annoncé. Ce ne sont en ce moment que de pâles et faibles lueurs qui raient tout là-bas, à l'horizon, le ciel encore noir. Sentinelles, où en sommes nous de la nuit ? La nuit sans étoiles couvre encore la terre des vivants, mais là-bas, tout là-bas, quelques rayons s'allument. Encore un peu de patience, et l'orient s'illuminera.

Mes frères, je suis très disposé à penser, toujours au nom de l'histoire, que l'avenir réserve à la religion comme à la société humaine des formes et des modes de réalisation dont nous ne pouvons avoir à cette heure aucune idée précise. Cependant il ne faut pas oublier cette autre loi de l'histoire qui veut qu'à travers tous les changements successifs quelque chose de substantiel et de permanent subsiste. Un siècle, une génération ont toujours tort de s'imaginer que l'éternité a attendu leur heure pour dire en quoi que ce soit, sur quoi que ce soit, le mot définitif. Mais il faut tirer de toutes ces considérations une conclusion que nous puissions nous appliquer, et cette conclusion, la voici.

La religion est éternelle et dans son évolution séculaire le devoir de chacun de nous est de se rattacher, dans l'espace de temps, toujours bien court, qui lui est départi, à ce qui lui en paraît la réalisation la meilleure, la plus en

harmonie avec les besoins de sa conscience et de sa faiblesse, je peux bien dire aussi la plus rationnelle et la plus lumineuse. La rupture absolue avec le passé est une idée fausse aussi bien que la conservation superstitieuse de ce qu'il a légué. D'autant plus que cette rupture absolue n'est jamais qu'une illusion. Nous ne pouvons faire que nous ne soyons les fils de nos ancêtres. La sagesse est de donner la main au passé tout en le continuant avec intelligence et par cela même en le corrigeant et en le perfectionnant. Mais l'homme isolé est impuissant, en religion peut-être plus que partout ailleurs. Il lui faut l'association, j'ai dit par conséquent „il lui faut *l'Église*” comprise comme une association librement adoptée et ouverte à la liberté du progrès. Il y a des fers brisés qu'on ne reforge pas, cela est certain. Mais il y a aussi la sainte liberté des enfants de Dieu qu'il ne faut pas perdre en la confondant avec la licence et l'anarchie. La religion et sa nécessité, individuelle et sociale, une fois posées, le Christ demeure jusqu'à présent et demeurera indéfiniment le grand maître, celui qui a le mieux vu et senti Dieu, celui qui a le mieux vécu en Lui et de Lui. Qui pourrait-on lui comparer? Ne vous laissez pas influencer par les difficultés et les étranges lacunes qu'une critique minutieuse signale dans l'histoire évangélique. Cette étude microscopique est légitime, nécessaire même, elle ne change rien au résultat essentiel. Quand vous regardez de tout près un des chefs d'œuvre de vos grands maîtres, l'ensemble vous échappe, vous ne voyez que des coups de pinceau d'apparence incohérente et heurtée. Reculez de quelque pas, et la conception géniale de l'artiste se dégage à vos yeux et vous ravit par sa beauté saisissante. De même, les évangiles considérés sous leur vrai jour nous mettent en face d'un

idéal de vie humaine dont rien n'égale la pureté, l'énergie, la tendresse virile, le charme attirant et suprême. Voilà l'essentiel, et voilà aussi l'inaliénable, le permanent, l'indestructible élément de l'Evangile. Jésus est la vérité religieuse incarnée, parce qu'en son cœur pur Dieu se reflète et se révèle avec une merveilleuse intensité. C'est la conscience de Jésus qui sert toujours de lumière à la nôtre, non pour que nous fassions d'elle un fétiche, c'est ce qu'il ne voudrait à aucun prix, mais pour qu'en communion avec son esprit, nous le soyons par conséquent avec le Dieu qu'il adorait lui-même, le Dieu unique, Père des esprits et dont l'amour paternel se révèle en ceci qu'il ne cesse jamais de solliciter nos cœurs. Cet appel de Dieu est individuel, personnel. Nous sommes donc individuellement pour Dieu, quelle que soit notre infime petitesse, autre chose qu'un chiffre, un numéro insignifiant dans l'ensemble des êtres. Chacun de nous est *quelqu'un* dans la pensée infinie. C'est la pression divine que chacun de nous ressent quand il aspire à s'unir à Dieu et quand il s'efforce d'être fidèle à son devoir. Ah! nous touchons ici le fond même de la vie religieuse. C'est cette conviction d'un lien individuel, personnel, nous rattachant à Dieu par nos consciences, qui doit nous rassurer sur les desseins de sa Toute-Puissance à notre égard. C'est elle qui doit ramener la paix dans nos cœurs troublés. C'est elle qui, de nos jours comme autrefois, nous défend la désespérance et qui doit nous consoler dans nos épreuves, dans nos amertumes, dans nos souffrances, en face du grand et redoutable inconnu dont la mort est le prélude. Restez donc dans cette bienfaisante lumière et, si vous vous en êtes écartés, faites effort pour y revenir. Je ne vous prêche ni soumission aveugle à un livre, ni abdication de votre dignité d'homme aux pieds d'un prêtre, ni pratiques abrutissantes,

ni croyances torturant la raison. Mais je vous dis: En vérité, en vérité, on ne se passe pas impunément de religion, il n'y a rien de plus religieux que l'Evangile, le Christ a des paroles de vie éternelle, il nous faut aspirer en haut, plus haut que les plaisirs mesquins, plus haut que les cupidités et que les ambitions d'un jour, plus haut que nos douleurs, plus haut que la terre, voilà pour chacun de nous. Puis, et en société avec les autres, il nous faut continuer et développer la tradition chrétienne, laissant à l'avenir le soin d'en extraire de nouvelles richesses, mais puisant l'eau vive à même du grand fleuve aux bords duquel nous passons quelques jours. Telle est la conclusion pratique de l'histoire religieuse, et c'est là, mes Frères, le témoignage que je voulais rendre devant vous à la lumière.

Dieu et l'Evangile, tout dans cette histoire converge dans cette direction, de même que tout en repart pour de nouvelles évolutions de l'esprit humain montant vers Dieu.

Mon témoignage est rendu, c'est à vous d'en juger.

Puisse-t-il avoir trouvé le chemin de vos consciences!
Amen.

